VICARIAT DE LA BAIE D'HUDSON

Rapport de Mgr Turquetil.

Ce rapport comprend deux parties distinctes : la première donne un aperçu du développement des Missions : constructions, œuvres nouvelles, augmentation de personnel, voyages, etc., et tout ce qui n'a pu se faire qu'en été, c'est-à-dire en juillet, août, septembre, et même une bonne partie d'octobre. Cette partie est à date, c'est-à-dire qu'elle décrit l'état de nos œuvres à la fin de l'année. Normalement, ce rapport devrait pouvoir être fait au début d'octobre et expédié vers le milieu du même mois ; je dirai pourquoi, cette année, il n'a pu en être ainsi.

D'autre part, j'ai cru qu'il ne fallait pas compter de juin à juin pour cette partie du rapport, parce qu'alors la saison des voyages de visite des Missions, des travaux de développement commençant seulement en juillet, on se trouverait réellement en retard, et le rapport serait par trop incomplet.

La seconde partie donne les résultats du ministère de juin à juin.

Au formulaire, j'ai ajouté quelques pages explicatives, espérant qu'elles seraient utiles et bienvenues.

L'impression générale est que, malgré la crise actuelle qui affecte tout le monde et toutes les œuvres, nous avons lieu d'être bien reconnaissants au bon Dieu qui nous a mis à même de réaliser quelques-uns de nos projets, comme l'achèvement et l'inauguration du premier hôpital en pays Esquimau, l'augmentation du personnel missionnaire en proportion, l'achèvement de ma nouvelle résidence à Churchill, où nous pouvons passer l'hiver pour la première fois. Même, la crise, par ailleurs si pénible, a eu pour effet indiscret d'augmenter le prestige des missionnaires auprès des Esquimaux, comme je le dirai plus bas.

Travaux de développement.

Nous avions à terminer la construction de l'hôpital de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, à Chesterfield Inlet, l'aménager sous tous rapports, chauffage, eau courante, lumière, ameublement, vivres, etc., trouver des religieuses qui accepteraient de s'en charger, et inaugurer cette œuvre nouvelle avant l'hiver. C'est fait.

Nous avions aussi à rendre la nouvelle résidence, à Churchill, habitable pour l'hiver : on ne pouvait songer à demeurer une grande partie de l'année en dehors de la Préfecture. C'est fait également.

Enfin, il nous fallait trouver des missionnaires, Pères ou Frères, pour faire face aux besoins de ces développements. Grâce à Dieu, nous avons réussi.

Comme indiqué plus haut, ce n'est qu'en été qu'on peut entreprendre ces travaux. Mais, dans le Nord, on ne trouve rien en fait de matériaux, il faut tout importer du dehors, il faut donc voir aux achats, aux envois et transports longtemps avant la belle saison. C'est l'époque des travaux en préparation, plus tard vient celle des travaux en activité.

a) *Travaux en préparation.*

Cette besogne revient au Préfet apostolique. Je ne parle pas seulement de la question de trouver des sujets, Pères, Frères, Sœurs qui lui revient nécessairement, mais encore du travail d'achat et d'expédition de tout ce qui est requis pour la subsistance des missionnaires et pour la réussite des nouvelles constructions.

En effet, outre que dans la Préfecture on n'a guère que de jeunes missionnaires sans expérience à ce sujet, il est évident qu'aucun de ces jeunes Pères n'aimerait à quitter sa Mission pour se charger des questions d'économat. Dans la civilisation, malgré toute la bonne volonté de nos Pères Oblats partout, il n'en est point qui aient l'expérience des choses de missions, il me fallait donc y voir moi-même.

Vu l'impossibilité de passer l'hiver à la Mission de Churchill l'an dernier, je me rendis à Montréal dès le mois de décembre. Après la dure mais nécessaire besogne du courrier du jour de l'an (besogne nécessaire si on ne veut pas perdre contact avec les bienfaiteurs des Missions), je m'occupai de trouver des Sœurs qui accepteraient de se charger de notre hôpital. Les Sœurs Grises de Montréal, surchargées d'œuvres, durent à leur grand regret décliner mon invitation. Elles avaient, l'année précédente, manifesté le désir de se charger de cette œuvre : le manque de sujets les obligea à y renoncer. C'était une épreuve : ces religieuses sont depuis longtemps dans les Missions du Nord, et même ont déjà pris contact avec les Esquimaux du Mackenzie, à Aklavik.

Je m'adressai alors aux Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe : je les connaissais bien, elles ont deux établissements dans le Vicariat apostolique du Keewatin, dont un hôpital à Le Pas ; cela devait les tenter : le manque de sujets les força, elles aussi, de refuser ma demande.

Ce fut le tour des « Filles de la Charité », dites les Sœurs de la Providence, dont on me disait qu'elles avaient de nombreuses vocations.

Je ne fus pas plus heureux.

Je pensai alors aux Sœurs Grises de Nicolet : bien que n'ayant pas de maisons dans les pays dépendant de la Sacrée Congrégation de la Propagande, elles avaient cependant un hôpital et deux écoles sur les réserves Indiennes, au diocèse de Calgary. Leur Institut ne compte que deux cent trente-sept membres professes, réparties en douze établissements. Ma demande fut accueillie avec un grand esprit de foi ; le conseil général accepta cette fondation, la première du genre en plein cœur du pays esquimau, dans l'espoir que le bon Dieu leur accorderait en retour de nombreuses vocations, ce qui leur permettrait d'entreprendre beaucoup d'autres œuvres en pays de missions.

Leur supérieur ecclésiastique, Son Exc. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, approuva hautement cette décision. Il fut convenu que la Révérende Mère Générale, en son

conseil, choisirait parmi celles qui avaient déjà été en Missions Indiennes, et .quand la Révérende Mère en écrivit à ses Sœurs, toutes auraient voulu partir. Cette Congrégation poussa le désintéressement jusqu'à poser comme condition qu'elles iraient au pays esquimau sans salaire ni rémunération aucune : il suffisait que le Préfet apostolique leur assurât le logement et la nourriture.

Au mois de juin, quatre religieuses quittaient donc la Maison-Mère de Nicolet, arrivaient à Churchill au début de juillet, et, un mois plus tard, débarquaient à Chesterfield Inlet sans que leur gaieté, leur vrai bonheur se fût démenti un instant. La semaine dernière, un radiogramme de Chesterfield me faisait savoir que les premières rigueurs de l'hiver n'avaient pu refroidir cet enthousiasme qui se manifestait par tant de bonheur, comme j'avais pu le constater pendant les six semaines que je passai à Chesterfield l'été dernier. Dieu bénisse ces braves missionnaires !

Restait à obtenir des Oblats, Pères ou Frères. Le bon Dieu nous aida sans doute, car malgré la multiplicité des œuvres qui incombent aux Oblats, je pus obtenir trois Pères et un Frère pour mes Missions. Le personnel de la Préfecture augmentait ainsi de huit sujets, d'un seul coup.

Le travail des achats et expéditions du matériel requis pour la subsistance des missionnaires et pour le développement des œuvres nouvelles demandait beaucoup de temps, non pas seulement à cause du montant des dépenses (26.000 dollars à répartir de tous côtés), mais surtout à cause de la question de transport de ces marchandises de Montréal jusqu'à la Baie d'Hudson. Et là encore, il ne s'agissait pas seulement de distribuer le transport par chemin de fer : certaines cargaisons allaient à Churchill, d'autres à Sydney pour être embarquées là sur le bateau du Gouvernement, d'autres étaient mises à bord du bateau, à Montréal même ; il s'agissait surtout d'obtenir le transport gratis à bord du vapeur nolisé par le Gouvernement. Or l'an dernier, les protestants,

qui ne voulaient pas se laisser devancer par nous, construisaient un hôpital à Pagnertung, dans le Cumberland Sound, sur la Terre de Baffin. Par suite de leurs démarches, ils obtenaient le transport gratis de tout le matériel voulu. On donnait pour raison que cette cargaison était uniquement destinée à secourir les Esquimaux, et non pas à aider une dénomination religieuse quelconque. Naturellement, on ne me dit rien de l'affaire, mais l'archidiacre chargé des Missions Esquimaudes Anglicanes était si heureux de la chose qu'il ne put s'empêcher de le dire en public, dans une conférence, ajoutant que nulle autre dénomination n'avait jamais pu obtenir pareille faveur. C'était compromettre le département. Je vis cela imprimé dans les journaux, résolus de m'en servir, et après bien des démarches, il fut décidé que le bateau du Gouvernement porterait pour nous, cette année, les matériaux nécessaires à l'achèvement de l'hôpital, et aussi à son fonctionnement. Je fis donc transporter de la sorte cent trente-cinq tonnes de marchandises. Je ne pouvais tout expédier par ce moyen, vu que ce bateau n'arriverait à Chesterfield qu'en septembre, à peine quinze jours avant les premières neiges et les premières gelées. Je fis donc expédier quarante autres tonnes de matériel, choisi parmi celui qui était nécessaire aux travaux les plus urgents. Ces quarante tonnes arrivèrent à Churchill par voie de chemin de fer, à tarif réduit, par suite d'une entente avec les autorités. De là, le bateau de la Mission en transporta la moitié en deux voyages, un remorqueur du département de la Marine qui devait aller à Chesterfield ravitailler le poste de T. S. F. en porta dix autres, sans aucuns frais, par suite de démarches que j'avais faites à Ottawa à ce sujet, enfin le bateau de la Société transporta les dix autres, à prix réduit, la Société voulant, elle aussi, aider un peu à cette œuvre. En défalquant les sommes déboursées pour le transport par chemin de fer, par ce steamer de la Société, par notre petit bateau, le *Thérèse*, il reste que, de ce chef, nous avons économisé plus de 8.000 dollars. Sans doute ces menus

détails sont un peu en dehors du cadre d'un rapport. mais j'ai voulu les citer pour montrer combien je suis heureux d'avoir pu transférer ma résidence de Chesterfield à Churchill. Il est évident que la fondation de l'hôpital eût été gravement compromise si je n'avais pu m'occuper de toutes ces questions.

Enfin, à la mi-mai, tout était organisé. Je conduisis à Churchill une première escouade de missionnaires, Pères et Frères, que je mis au courant des travaux à exécuter et de la manière de faire. Puis, le 5 juillet, je revenais une seconde fois à Churchill, cette fois accompagnant les Sœurs ; la maison était prête à les abriter pour un mois, en attendant le bateau qui les conduirait à destination.

L'époque de préparation était terminée, celle des travaux en activité allait commencer.

b) *Travaux. L'hôpital.*

Le 23 juillet, je partais à bord du petit bateau de la Mission avec une charge de matériaux. Le 28, on arrive à Chesterfield, et les travaux commencent. Le 4 août, on reçoit une seconde cargaison, puis le 11 et encore le 12 du même mois. C'est une activité sans pareille. Les Oblats, Pères et Frères, sont tous à l'ouvrage, pleins de gaieté et d'entrain, heureux de contribuer au succès de cette entreprise. Nous n'avons qu'un seul ouvrier laïque avec nous : un plombier pour assurer la pose du système de chauffage.

La description de l'hôpital donnera une idée de ces travaux. Il a vingt mètres de long par treize et demi de large, sur neuf et demi de haut. L'extérieur a été fini l'an dernier. Maintenant, on pose les escaliers, les cloisons intérieures, on revêt murs et cloisons de feuilles de tentest (composition de bran de scie et de pulpe qui tient lieu de planche), et ensuite de gyproc (composition de plâtre à l'épreuve du feu) ; entre les deux, on met un papier feutre très épais.

Il faut une bâtisse chaude, sans quoi les dépenses

de charbon nous ruineront. Les planchers seuls ne sont pas encore à l'épreuve du feu.

Pendant que ces travaux avancent, le plombier installe le système de chauffage et de distribution d'eau courante dans chaque chambre. Ce système est spécial au pays, en ce que pendant huit mois de l'année, nous n'avons que la glace et la neige. Un dispositif spécial permet de les faire fondre au moyen du même feu qui fournit l'eau chaude dans la maison. Puis le générateur électrique donne la lumière et en même temps déclenche automatiquement les pompes à eau aussitôt que, le niveau d'eau baissant, la pression est réduite à vingt livres.

Cinq fois, les bateaux nous apportent le matériel nécessaire : alors tout le monde se fait débardeur, depuis le Préfet apostolique jusqu'aux petits garçons, et même petites filles. On entasse le tout sur le rivage au fur et à mesure que les chaloupes apportent les marchandises à la marée haute. A la mer basse, on se sert d'un chemin de fer improvisé pour porter ces marchandises du rivage au haut de la côte sur laquelle l'hôpital est bâti. A l'époque du bateau, on ne fait aucune distinction entre le jour et la nuit : on travaille au déchargement, tant que la marée haute permet aux bateaux d'approcher du rivage, et on profite de la marée de nuit aussi bien que de celle du jour. Si, la nuit, la tempête se lève avec le vent du large, chacun se lève aussi pour sauver les marchandises entassées au bord de la mer. Personne ne pense à la fatigue du jour ; même s'il a fallu manipuler soixante tonnes de charbon, 1.200 sacs, personne ne parle de sommeil, mais chacun prend à cœur les intérêts de la Mission et travaille gaiement, le cœur content.

De la sorte, le dimanche 27 septembre, je pouvais bénir les quartiers de l'hôpital réservé aux religieuses, leur petite chapelle. A deux heures du matin, je disais la première messe dans la nouvelle bâtisse, et après un léger déjeuner, partais au petit jour pour Churchill. Ce voyage de retour fut marqué d'une protection bien visible de la petite Thérèse. Nous avions quitté la der-

nière Mission, au Cap Esquimau. Il nous restait 240 kilomètres à faire pour arriver à Churchill. Le temps couvert, la pluie, la neige, le brouillard nous empêchent de rien voir tout le jour. Le vent du Nord augmente sans cesse, les vagues se font plus creuses, mais courtes, à peine la longueur de notre bateau. Le soir, impossible de jeter l'ancre : il n'y a pas de fond, impossible d'arrêter, car le bateau se met en travers dans le vent, et les vagues menacent de tout briser. Il nous faut naviguer toute la nuit, sans savoir à quelle distance nous sommes de terre. Nous suivons une ligne parallèle au rivage, mais la côte est très mauvaise ; à 25, 30 kilomètres, et plus de distance, on peut encore toucher fond. Et nous qui n'avons pas aperçu terre, toute la journée précédente, nous ne pouvons savoir à quelle distance nous en sommes. Nous prions la petite Thérèse. Etant pilote et mécanicien, je lui cède tous mes titres, me fiant à elle plus encore qu'à ma boussole et à mon loch. A cinq heures du matin, nous apercevons les lumières de Churchill ; à sept heures, nous jetions l'ancre dans le port. Personne ne pouvait croire que nous avions tenu la mer toute la nuit par un temps pareil. Mais tous nous remercions bien vivement la petite Thérèse de sa grande protection, en cette dangereuse circonstance.

Travaux à la nouvelle résidence de Churchill.

Afin de pouvoir sûrement terminer l'hôpital à Chesterfield, avant l'hiver, j'avais emmené là-bas tous les Frères et Pères qui pouvaient travailler, de sorte que, à mon retour à Churchill, nous avions à rendre la maison habitable pour l'hiver. Il fallait revêtir les plafonds et les murs d'une seconde planche qu'on recouvre encore de papier, puis mettre les doubles fenêtres, faire les cloisons, etc. Pour tous ces travaux, il fallait transporter d'une pièce à l'autre les meubles, livres, articles de de bureau et tout ce qui encombrait la salle qu'il s'agissait de finir. A l'extérieur, mettre le charbon à l'abri, bâtir un porche, et quand, enfin, on eut rentré tout ce que

la gelée pouvait détériorer, quand on eut trouvé place pour les choses d'usage courant et pour celles qui font partie de la « réserve » pour les missions, nous étions à la mi-novembre. Je ne parle pas de la correspondance qui nous parvenait deux fois par mois. Outre celle de tout l'été qui m'attendait, je devais expédier celle-là aussi. Et le train arrivant le soir pour repartir à sept heures du lendemain matin, on passait la nuit, il le fallait bien, et ainsi mon rapport s'est trouvé remis jusqu'à aujourd'hui. Mais, bien que le pays soit plein de chômeurs, on ne trouvera pas d'ouvriers qui acceptent de travailler à moins de 2.50 ou 3.00 dollars par jour. Et encore on ne sait jamais à qui on a affaire. Ne pouvant faire face à de telles dépenses, nous faisons les travaux nous-mêmes.

Visite des missions (impression générale).

En voyageant de Churchill à Chesterfield, par le bateau de la Mission, j'ai visité trois fois la Mission du Cap Esquimau, et chaque fois y ai passé le dimanche. A Chesterfield, je suis demeuré six semaines ; de là, je suis allé à Baker Lake. Je me tenais prêt à aller à Southampton au cas ou quelque évêque protestant y serait allé. Comme aucun ne se montra de ce côté, vu que j'avais de bonnes nouvelles de cette Mission, et par les lettres du directeur, et par le rapport verbal de son socius, venu à Chesterfield, et qu'il importait de garder tout mon monde pour terminer l'hôpital, je renonçai à ce voyage. Evidemment, il était impossible de me rendre à Ponds Inlet cette année, parce que le bateau qui allait en cet endroit n'entrait pas dans la Baie, et qu'il m'était impossible d'aller le prendre à l'extrémité Est dù Détroit. Mais j'ai reçu les lettres des Pères de cette Mission si lointaine, si pénible avec sa nuit arctique de quatre-vingt-douze jours, et les nouvelles sont excellentes. Peut-être le zèle a-t-il excédé la prudence de nos deux missionnaires : le plus jeune était parti pour un voyage et un séjour de plus de six mois (peut-être d'un an), chez cette tribu

éloignée qui demande tant à se convertir. Je prie Dieu et j'espère que tout ira bien.

Je n'aurais pas osé approuver la chose, pour un jeune Père, dans une Mission à ses débuts, à moins d'avoir constaté par moi-même la disposition de ces gens. En général, même les mieux disposés, ceux qui sentent un besoin réel de prier, ont beaucoup à faire pour abandonner toutes les superstitions souvent immorales de leur culte païen : il faut du doigté pour ne pas les éloigner de la religion, je dirai même pour ne pas s'en faire des ennemis dangereux.

De ma visite aux autres missions ou des rapports qui m'en viennent, j'ai gardé l'impression que l'église s'implante assez bien en pays esquimau. Elle s'implante en ce sens que l'Esquimau converti compte avant tout sur le prêtre, sur l'Ordinaire, en ce qui regarde la religion, et non pas sur sa propre vertu, ou son propre sentiment, comme c'était le danger, à cause d'une certaine teinture de protestantisme que la plupart avaient contractée au contact d'Esquimaux protestants immigrés du Labrador et de la Terre de Baffin. Chacun de ces Esquimaux protestantisés prêche à sa guise, pratique à son goût, critiquant son voisin, et faisant du prosélytisme pour se faire nommer catéchiste officiel et vivre du métier.

Cette manière de voir et de faire découle sans doute du principe protestant : croyez, cela suffit ; elle découle aussi du fait que les ministres sont toujours un à un, se succèdent sans cesse l'un à l'autre, chacun différant de son prédécesseur et de son successeur un peu sous tous rapports. Il n'en va pas de même de l'Esquimau catholique. Il voit plusieurs prêtres en plusieurs Missions : en tant que prêtre, comme prédicateur, il est le même partout, aucune divergence ; le même zèle chez tous pour leur parler du bon Dieu, pour les instruire, pour voyager parmi eux, lorsqu'il s'agit de baptiser un enfant ou de visiter un malade. De plus, l'Esquimau protestant voit bien parfois un ministre que les autres appellent évêque lorsqu'il est là, mais dont ils ne parlent jamais le reste du temps. Or, il ne passe que quelques heures

dans le pays, une fois tous les deux ans en moyenne. L'Esquimau catholique a une haute idée de l'Ordinaire des Missions. Au printemps, alors que les Esquimaux se réunissent plus nombreux, il surgit des cas assez compliqués : conversions douteuses, mariages dont on ne sait que penser, etc. le missionnaire réfère le cas à l'Ordinaire, disant à ses gens d'attendre mon arrivée et ma décision. Et ceux-ci comprennent fort bien que si le prêtre lui-même n'ose prendre sur lui de décider telle et telle question, eux ne peuvent le faire sans présomption. Ainsi la notion de l'autorité de l'Eglise s'implante de plus en plus.

Autre point de vue : le ministre est seul, ne reçoit jamais la visite d'aucun de ses confrères, ne parle jamais d'aller visiter son voisin. Mais d'une Mission à l'autre, du moins entre les trois qui sont sur le continent, à l'ouest de la Baie, c'est un échange de visites plusieurs fois l'an. Surtout, en été, lors de ma visite, les Esquimaux voient jusqu'à cinq prêtres et trois Frères ensemble. Les offices pontificaux les frappent. Ils se disent que la religion consiste en une Société, et n'est pas affaire de sentiment individuel, ils se disent que le prêtre en est le chef, bien que lui-même soumis à une autorité supérieure, et moi-même je sens fort bien, lorsque je leur prêche, que l'argument le plus convaincant est de montrer que c'est le Pape, le successeur de Notre-Seigneur et de saint Pierre, qui nous envoie. On entend parfois les chrétiens catholiques dire des protestants : ils n'ont pas de chef infaillible, ils se trompent. On sent qu'ils sont convaincus.

Et parce que l'Eglise est assez bien implantée, il me semble que nous arrivons au moment où on peut permettre le saint Baptême plus facilement. Sans doute, il faut encore une préparation suffisante, sérieuse, mais on peut compter et sur la grâce du sacrement, et sur l'entraînement mutuel, et sur la haute idée que ces gens se font du catholicisme.

C'est qu'en effet, lorsqu'un Esquimau refuse de venir à l'église, ou bien qu'ayant commencé son catéchuménat,

il renonce à en apprendre davantage, toujours la raison qu'il donne est celle-ci : « une fois baptisé on ne peut plus divorcer, on ne peut plus avoir deux femmes, ni s'amuser (avec celles qu'on aime) ; chez les protestants, on peut le faire, et personne ne trouve à redire. » Puisque cette idée est bien répandue maintenant, du fait qu'un Esquimau demande le baptême, qu'il s'est fait instruire sommairement, du moins en ce qui concerne le dogme, et connaît bien les préceptes de la morale catholique, il n'est pas nécessaire de l'éprouver en imposant des délais au baptême. Durant nos premières années, il fallait bien retarder le baptême, non pas tant pour éprouver leur sincérité que pour leur donner le temps de bien comprendre ce à quoi ils s'engageaient. Aujourd'hui, tous savent fort bien (à part les païens les plus éloignés qui n'ont encore eu aucun contact avec les chrétiens), ce à quoi ils s'engagent par le baptême.

Une autre conclusion, bien directe elle aussi, c'est que maintenant, le missionnaire, même le jeune missionnaire, peut beaucoup plus facilement voyager et séjourner parmi les Esquimaux, sans danger de difficultés scabreuses au sujet de la morale. On n'est plus au temps où tout Esquimau offrait impudemment sa femme ou sa fille à tout blanc qui entrait chez lui. Chez ceux qui nous connaissent, on ne voit plus aucun geste déplacé, on n'entend plus aucun mot ayant rapport à la lubricité. Et nous sommes de plus en plus connus, et par là encore, l'Eglise s'implante de jour en jour davantage.

Je donne ailleurs des détails pour commenter les chiffres des statistiques, je me contente ici de cette impression générale, en ne citant qu'un fait qui la fait bien comprendre.

A la Mission du Cap Esquimau, une jeune fille a été promise en mariage à un jeune Esquimau qui refuse de se convertir, ne veut même pas venir à l'église. Les fiançailles ont été faites autrefois, quand les deux étaient enfants. La jeune fille est baptisée. Elle devient adulte, on parle de mariage. Briser le contrat est chose inouïe

chez les Esquimaux. Haine, rancune, rapt, violence, on peut s'attendre à tout. On interpelle le jeune homme qui refuse carrément de rien entendre à propos de religion. On dit aux parents de la jeune fille, chrétiens tous les deux, d'attendre mon arrivée pour savoir que faire dans le cas. J'arrive, je fais demander le jeune homme, il ne veut pas venir. On va le voir, on l'interroge : « Laissera-t-il cette chrétienne pratiquer sa religion ? — Elle fera ce qu'elle voudra, dit-il. — Mais toi, penses-tu à te convertir ? — Jamais. — Pourquoi ? — Parce que la morale chrétienne est trop dure, je veux pouvoir changer de femme au besoin. » Les parents de la jeune chrétienne restent interdits, ils redoutent ma décision. En effet, je leur dis qu'ils ne peuvent marier leur fille chrétienne à un païen qui veut la divorcer, l'échanger, la prostituer, etc., tout était compris dans les paroles du jeune homme.

Un instant, ils hésitent, puis le père se dresse, va trouver le jeune païen, et sous l'empire de l'émotion intense, lui pose à son tour une condition : fais-toi baptiser maintenant, ou tu n'auras pas ma fille.

Le vieux allait beaucoup trop loin, mais cela montre qu'il acceptait l'enseignement de l'Eglise. Le mariage n'eut pas lieu, les deux familles se séparèrent. L'affaire fit assez de bruit parmi les païens. On voulait revenir à la charge. Pourquoi les blancs se mêlent-ils de ces choses ? Et les chrétiens de répondre, bien calmes : « Nous sommes chrétiens, nous avons un chef de la prière, nous avons un grand chef de la prière, nous suivons le Pape infaillible, cela suffit. »

Ce trait montre bien que si d'eux-mêmes ces gens n'auraient pas osé briser le contrat de fiançailles passé entre les deux familles, ils n'hésitent plus, dès qu'ils s'appuient sur l'autorité de l'Eglise.

Les protestants chez nous (leur activité).

Je donne d'abord quelques détails :

J'ai dit en son temps (1929), que les Anglicans avaient

essayé la tactique catholique de « deux par deux » missionnaires. A Ponds Inlet, ils avaient envoyé deux jeunes ministres. L'un d'eux n'a pu tenir. On a bien publié par radio qu'il ne s'agissait pour lui que de se faire soigner quelque temps, et que certainement il reviendrait l'été suivant. Il n'est pas revenu.

Le ministre de Baker Lake prend une année de vacances après trois ans passés dans le pays. On lui sait gré d'avoir su tenir tous les Esquimaux loin des papistes, d'en avoir baptisé un bon nombre, d'être le vrai apôtre de ce pays, etc. Bref, on est certain qu'il reviendra : où trouver pareil adversaire du papisme ? On envoie un jeune ministre tenir sa place pendant un an seulement. Mais il n'est pas revenu. Et le jeune ministre, qui comptait déjà les jours en arrivant par ici, n'est pas de ceux qui fournissent une longue carrière.

Celui du Cap Esquimau, au contraire, n'est guère apprécié, même auprès de ses supérieurs. Il est allé en vacances, personne ne l'a remplacé pendant l'année. Celui-là est revenu, il est vrai que ce n'est pas pour la gloire de l'église anglicane. Il peut bien attirer deux ou trois bigames chez lui à force de présents, mais c'est tout.

A Southampton, les Esquimaux qui avaient émigré là en venant de la Terre de Baffin, sont tous retournés chez eux l'été dernier. La Mission protestante, qui n'avait qu'un catéchiste indigène, il est vrai, va donc être fermée en cet endroit. La raison en est que les protestants se sont fait prendre dans leurs propres filets. A Southampton, il y avait deux groupes (deux tribus) d'Esquimaux, émigrés d'ailleurs. L'un venait de la Terre de Baffin et était protestant, l'autre venait de Chesterfield et des environs et était catholique, sinon par le baptême, du moins par le cœur. Les premiers ont obtenu qu'on les rapatriât et la Mission protestante n'existe plus.

La Société souffre énormément de la crise économique. L'ordre strict est venu de couper les dépenses : plus d'engagés d'aucune sorte, plus un seul moteur à essence, plus de radios, juste sept tonnes de charbon par an,

en ne gardant qu'un seul appartement pour l'hiver, lequel appartement sera cuisine, salle à manger, chambre à coucher, bureau, etc. Que sais-je encore ?

Et cela au moment où nous aménageons l'hôpital, où les Esquimaux voient pour la première fois toutes ces machines, ce ciment, ces briques, ces matériaux à l'épreuve du feu, etc. L'effet moral a été énorme.

L'été dernier, l'évêque anglican de Moosemin, Sask, avait été délégué pour visiter les Missions protestantes de la Baie. Il comptait sans doute sur l'itinéraire habituel et complaisant du bateau de la Société, lequel zigzaguait de droite à gauche pour permettre à ces messieurs de passer partout, sans compter qu'on tenait à leur disposition un yacht rapide qui, par exemple, les transportait aller et retour à Baker Lake pendant que le steamer déchargeait les marchandises à Chesterfield. Mais cette année, plus rien de tout cela. L'évêque est venu à Churchill, a pris le bateau, est venu à Chesterfield, où il a passé deux jours à regarder de loin les progrès de notre hôpital, est reparti directement pour Churchill, et de là parti à son diocèse.

En plus de ces détails, je puis mentionner l'impression générale qu'on a partout de la difficulté qu'ont les protestants à recruter des missionnaires. A la date du 28 mai dernier, un journal de Montréal publiait l'information suivante (dépêche de la Presse Canadienne, Toronto) :

« Au synode annuel de l'église de Toronto qui doit se tenir la semaine prochaine, on présentera une motion à l'effet d'obliger tous les jeunes ministres qui recevront leurs grades ou les ordres sacrés de passer cinq ans en pays de mission, c'est-à-dire qu'aucun ne recevra charge de paroisse avant d'avoir passé au moins cinq ans dans les Missions du Nord-Ouest canadien aussi bien que dans les Missions d'outre-mer. Si cette motion est approuvée à Toronto, elle sera également adoptée dans tous les autres synodes... C'est surtout dans les groupes épars de l'Ouest et du Nord-Ouest canadien qu'on a besoin de ministres, et dans ces territoires, il faudrait au moins cinq cents hommes. »

Je quittai Montréal en même temps que cela paraissait, et je n'ai pas su depuis ce qu'il est advenu de ce projet, mais je sais que tous les ministres employés en Missions esquimaudes se plaignent amèrement de la cruauté de l'archidiacre qui leur a fait signer un contrat de cinq ans en pareil pays, et c'est pourquoi aucun ne revient jamais.

Et cela fait penser à ces paroles de plusieurs ministres : « We have the money, but cannot get the men. »

Attitude du gouvernement.

Le département du Nord-Ouest veut faire quelque chose pour les Esquimaux, et pour cela il nous consulte à tout instant et à tout propos.

Ce qui est plus inquiétant, c'est cette manière de voir qui fait dire aux gens que le seul moyen de sauver la race esquimaude est de la soustraire à l'influence des blancs, traiteurs, trappeurs, missionnaires, et de tout individu qui essaie de les civiliser. Magazines et revues ont lancé l'idée, plusieurs grands journaux la répètent et la propagent dans le public, elle fait son chemin. Particulièrement significatif, sous ce rapport, un article est paru récemment dans le *New York Times*.

La thèse est habilement présentée, six photographies attirent l'attention du lecteur. La mentalité de l'Esquimau est décrite d'après les explorateurs les plus à la mode : Stephanson, Rasmussen, Freuchen, etc.

Sans doute, la manie de faire consister la civilisation dans le fait d'enseigner l'anglais, la géographie, etc., à l'école du jour, ou encore dans le fait d'échanger la maison de neige pour un taudis en bois, refuge de tous les germes de maladies, ou les habits de fourrures pour les cotonnades avec les refroidissements et épidémies qui s'ensuivent, tout cela, sans doute, vise plutôt le missionnaire protestant. Jusqu'à ces dernières années, on le considérait bien supérieur au prêtre catholique sous ce rapport. Mais le résultat de la prédication de l'Evangile et du

Décalogue, tel que présenté, vise les deux. Et c'est de cela, dit-on, que l'Esquimau a le plus à souffrir.

Il est faux de dire que l'épidémie de meurtres est une conséquence de la prédication des Commandements. Mais le lecteur ordinaire croit ce qui est imprimé et l'idée fait son chemin. Je l'entends exprimer de tous côtés.

L'article donne en sous-titre la nouvelle que le Canada et les Etats-Unis pensent à imiter la tactique du Danemark au Groenland, en fermant le pays à tout blanc, même au missionnaire. S'il y a du vrai là-dedans, ce n'est plus simple affaire de prose sensationnelle. Qu'en est-il ?

Rasmussen, Danois (métis Danois-Esquimau), a été nommé consulteur-expert sur tout ce qui regarde les Esquimaux. La Compagnie de la Baie d'Hudson fait des démarches instantes pour que le Gouvernement ferme tout le pays, de Churchill à Chesterfield, afin de protéger les Esquimaux contre l'invasion de blancs de toute sorte qui va suivre l'ouverture de la ville de Churchill.

Un inspecteur haut placé du Gouvernement a recommandé la chose, et le département m'a demandé mon avis à ce sujet, il y a déjà deux ans. Maintenant on revient à la charge. J'avais suggéré quelques mesures de précautions nécessaires, sans approuver l'idée de fermer le pays. On voudrait, ce semble, le fermer complètement. On me dit qu'on étudie la question, qu'on a besoin de mon avis, etc. Et j'ai répondu que, de mon côté, je devais étudier la question avant de me prononcer par écrit.

Une fois le principe posé qu'il faut protéger les Esquimaux contre les blancs dont la présence dans le pays est contraire à leurs intérêts, il serait facile de monter l'opinion contre la présence des missionnaires, dans le sens de l'article ci-joint.

Bref, il me semble qu'il y a ici plus qu'un article de presse jaune. Je référerai la question au comité des Evêques missionnaires, qui décidera de la ligne de conduite à tenir à ce sujet.

Notes.

1° Le R. P. Honoré PIGEON a dû prendre un congé pour raison de santé. Son état s'aggravant, on lui a donné son obédience pour sa Province d'origine (Québec). C'est un sujet de moins, sans doute, mais en le transférant, la Congrégation a eu plutôt en vue d'épargner à la Préfecture les frais de maladie et, au sujet, l'inconvénient de rester longtemps en dehors de sa Mission et sous une autorité provisoire. Que la Province du Canada trouve ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

2° Je compte parmi les catéchumènes les 200 Indiens Montagnais de Churchill, considérés autrefois comme protestants : la majorité veut se convertir, on les a fait émigrer dans l'intérieur des terres, et ils sont maintenant en contact avec leurs congénères du lac Caribou (Vic. Ap. du Keewatin), lesquels sont tous catholiques. Leur conversion ne fait pas de doute : on n'attend que l'occasion de s'occuper d'eux activement, en allant les visiter.

3° A Churchill, nous avons, pendant l'été (de mai à octobre), une population flottante de 1.500 blancs, dont 250 catholiques.

Pendant l'hiver, il y a à peine une cinquantaine de personnes. La ville n'est pas encore ouverte au public et les 1.500 hommes qui passent l'été ici sont tous des ouvriers employés par le Gouvernement pour les travaux du port.

De plus, nous avons une centaine de blancs disséminés dans les postes de gendarmerie, les comptoirs des compagnies de fourrures et les stations télégraphiques.

4° La population totale se répartit donc comme suit :

Esquimaux . .	6.000	approximativement.
Nascopies . . .	1.000	»
Montagnais . .	200	»
Blancs	1.600	»
	8.800	

Au point de vue religion, nous avons :

Catholiques Esquimaux.	273
Catholiques Blancs	250
	523

(Remarque : le total des Esquimaux baptisés depuis l'ouverture de la première Mission pour eux, est de 309. Il y eu 36 décès.)

Catéchumènes :	Esquimaux.	630
	Montagnais.	200

5° Nombre des protestants (approximativement) :

Esquimaux	1.500
Blancs	1.350

Il se peut que les protestants donnent des statistiques qui montrent un plus gros chiffre d'Esquimaux protestantisés. Mais il est certain qu'en leur concédant mille cinq cents Esquimaux, on est plutôt généreux. On pourrait peut-être en trouver 500 sur ces 1.500 qui connaissent et pratiquent le christianisme, les autres sont douteux. En compter plus de 1.500 serait faux : des gens qui n'ont aucune idée du christianisme, qui vivent dans le paganisme pur, sorcellerie, bigamie, etc., qu'on a baptisés (pas tous) uniquement parce que nous étions dans le pays, dans le but de les tenir à l'écart de nous, ces gens-là devraient être comptés au nombre des païens.

6° Nombre de *païens à évangéliser :*

J'ai dit plus haut, dans la première partie de mon rapport, que le temps est venu où nous pourrons plus facilement voyager, en ce qui regarde les dispositions des Esquimaux païens. Seule, la pauvreté pourrait y mettre obstacle : les missionnaires sont bien habitués maintenant, il y en a au moins un dans chaque Mission qui peut voyager. C'est heureux, car le temps approche, est venu même, où il n'y a plus guère de païens à convertir aux alentours des Missions établies. Les compagnies de fourrures ont multiplié leurs postes. Ainsi, sur le

continent, à l'ouest de la Baie, il y a maintenant huit postes, alors que nous n'avons que trois Missions. A certains postes, on ne verra pas plus de quinze ou vingt Esquimaux par an. Il nous est impossible de songer à ouvrir des résidences permanentes en tous ces endroits. Peut-être, en bâtissant une petite cabane qui recevrait le missionnaire et lui permettrait de passer plusieurs semaines ou plusieurs mois tantôt à une place, tantôt à l'autre, pourrions-nous continuer nos progrès, sans nous en remettre à la prédication par l'exemple de nos chrétiens. Ce plan est à l'étude. Avec les activités protestantes, avec l'appui qu'elles trouvent, les difficultés sont énormes. Mais cela n'arrête pas le missionnaire ; dès que les moyens le permettront, on fera quelque chose en ce sens et, en attendant, les missionnaires voyagent. Les visites, même volantes, ont cela de bon qu'elles nous attachent les Esquimaux ; le premier à les visiter est aussi celui qui s'assure l'avenir près d'eux.

Un exemple bien typique de nos difficultés est celui de Southampton Island. Il y avait 150 Esquimaux venus d'ailleurs. 70 venaient de la Terre de Baffin et 80 avaient émigré de Chesterfield et des environs. Ceux de la Terre de Baffin ont été rapatriés l'été dernier. Il reste nos 80 venus de chez nous. Il y avait 5 baptisés parmi eux lorsqu'on ouvrit la Mission en 1926. Ils sont 60 aujourd'hui, soit 75 %. Mais il faut deux Pères dont on aurait tant besoin ailleurs.

Ces Esquimaux resteront-ils là ? Y aurait-il moyen de fonder une autre Mission à Cap Dorset, extrémité Nord-Ouest du détroit, les mêmes missionnaires s'occupant des deux ? Il faut étudier le mouvement de la glace au printemps. La navigation est dangereuse pour les petits bateaux et cela demande beaucoup d'expérience. C'est encore un autre plan à l'étude.

7° *Vie et fruits spirituels :*

Baptêmes. — Sur les 21 baptêmes d'enfants, 11 ont été conférés aux enfants nés de parents chrétiens, et 10 à ceux nés de païens.

Communions. — La crise a fait baisser le nombre des communions, comme aussi la multiplication des postes. La crise surtout, en ce que les Sociétés ont donné ordre de renvoyer tous les serviteurs engagés. C'est ainsi que la moyenne des communions par jour a baissé. A Chesterfield, n'étaient les Esquimaux engagés à la gendarmerie et quelques invalides qui restent là toute l'année, au lieu de 14 à 15 par jour, on n'en aurait eu que 5 ou 6.

Par suite de la crise aussi, non seulement les Sociétés n'ont pas demandé aux Esquimaux de venir à l'époque du bateau, mais elles ont renvoyé dans leurs camps ceux qui venaient. Ainsi nos chrétiens sont à peine restés quinze jours au lieu de deux mois et demi près de la Mission, l'été dernier. Même, lorsque je suis arrivé le 28 juillet, au soir, la majorité venait de partir le matin du même jour. La ferveur se maintient bien partout, malgré ces circonstances difficiles.

Mariages. — Nous n'avons pas de mariages mixtes ; par contre, la plupart des adultes qui se convertissent ont besoin de recourir au privilège Paulin ou privilège des polygames, vu les sortes de mariages qu'ils avaient contractés dans le paganisme.

23 novembre 1931.

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

VICARIAT DE CEYLAN

Rapport sur la Mission de Burulapitiya.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE VICAIRE,

Vous avez exprimé le désir d'avoir un rapport sur la Mission de Burulapitiya ; je m'exécute, mais je me hâte d'ajouter que ce travail est incomplet.